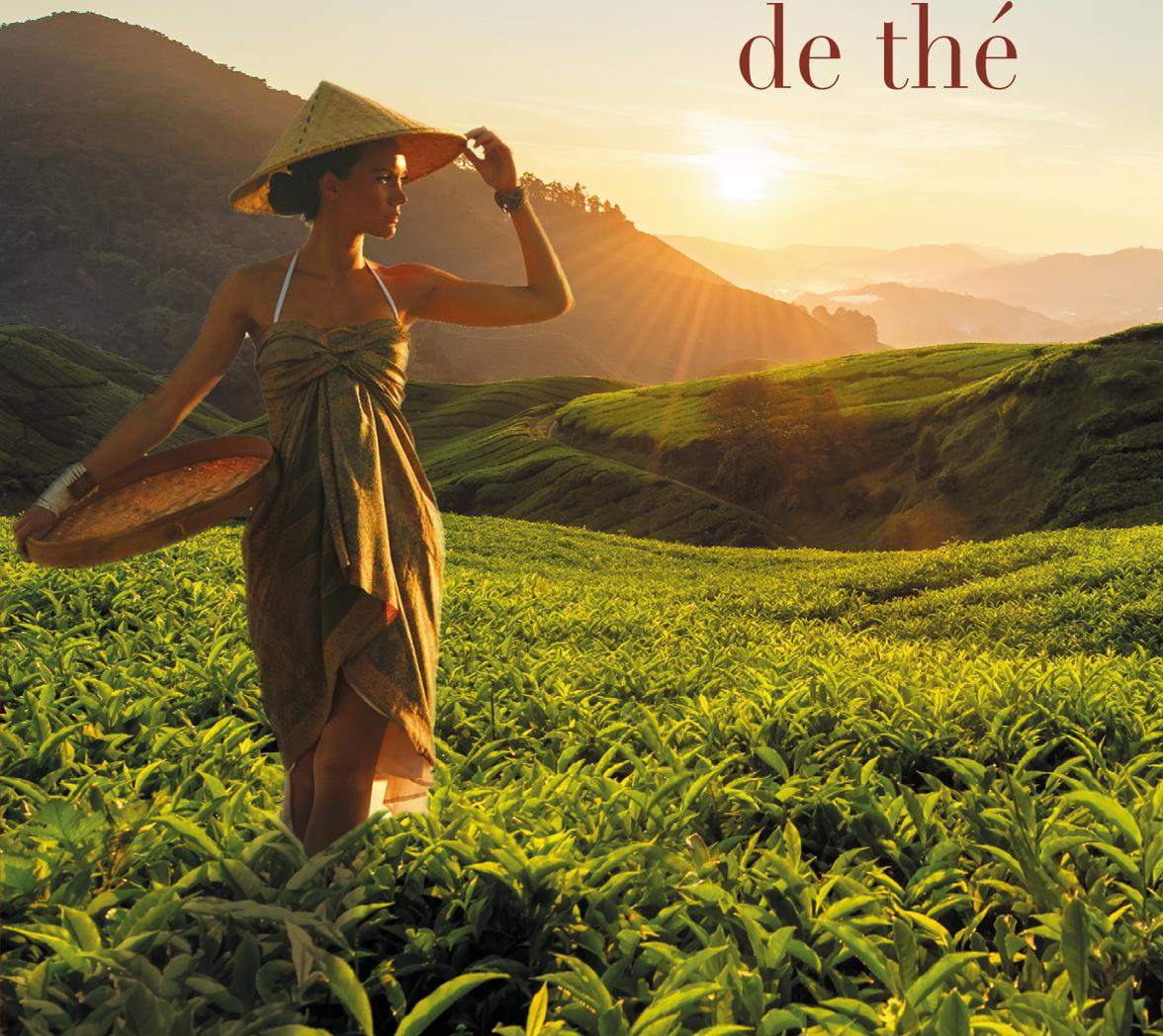


JEANNE-MARIE SAUVAGE-AVIT

Cueilleuse de thé



Prix du Livre Romantique


CHARLESTON

PRIX DU LIVRE
ROMANTIQUE 

« Impossible de rester insensible au sort des cueilleuses de thé »

Clarisse Sabard, auteur des *Lettres de Rose*

Au Sri Lanka, l'ancien Ceylan, Shemlaheila est cueilleuse de thé dans une plantation.

Depuis dix ans déjà, elle ploie sous les lourds sacs de feuilles de thé et sous le joug des contremaîtres, mais, à l'aube de ses vingt ans, la jeune femme a d'autres rêves. Elle est bien décidée à partir, à échapper à la condition de celles qui, dans les théiers et dans les maisons, sont au service des hommes. Elle ne sera pas cueilleuse de thé toute sa vie, comme sa mère, comme toutes ces femmes asservies qui n'ont d'autres horizons que les interminables rangées de théiers...

Du Sri Lanka à Londres, à la découverte d'un pays complètement différent du sien, Shemla va découvrir une autre culture, d'autres personnes et surtout d'autres envies. La cueilleuse de thé qu'elle a toujours été choisira-t-elle de revenir au pays, ou de se créer une nouvelle vie ?

UNE GRANDE HISTOIRE ROMANTIQUE, ENTRE LE SRI LANKA ET L'ANGLETERRE

Installée désormais dans la région de Martigues, **Jeanne-Marie Sauvage-Avit** a vécu ses vingt premières années à Saint-Étienne. Après le succès de *Perline*, *Clémence*, *Lucille et les autres...*, son nouveau roman, *Cueilleuse de thé*, est le lauréat du troisième Prix du Livre Romantique.

Sélectionné par un jury prestigieux présidé par Ariane Bois

PRIX DU LIVRE
ROMANTIQUE



KUBE

VENDREDILECTURE
(Partager ses lectures chaque semaine)


CABOURG

POCKET

Maxi

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-146-7



9 782368 121467

18 euros
Prix TTC France

CUEILLEUSE
DE THÉ

Jeanne-Marie Sauvage-Avit

CUEILLEUSE
DE THÉ

Roman


CHARLESTON

Du même auteur

Le Printemps des femmes, éditions des Monts d'Auvergne (prix Claude Fauriel 2012).

Le vent souffle où il veut, éditions des Monts d'Auvergne (prix du Lion's 2013).

Perline, Clémence, Lucille et les autres..., roman qui regroupe les deux précédents. (prix Femme Actuelle 2014).

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-146-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

1

Datu-Guemi maudit une fois de plus l'humidité de l'aube qui harcelait son dos, rallumait la douleur dans ses articulations. En grimaçant, il jeta sur son épaule la sacoche en peau de chèvre où, ce matin, Pokonaruya avait mis la bouteille d'eau, quelques beignets épicés, le curry de poulet roulé dans des feuilles de bananier. Elle avait fait en sorte que tout soit bien équilibré sans risque de se transformer en bouillie mais, méprisant ce souci, il avait rajouté pêle-mêle la lanière de cuir, deux canettes de bière, les revues salaces où des Occidentales en extase offraient leur anatomie à des hommes surdimensionnés et d'autres bricoles qu'il jugeait indispensables pour sa journée de travail.

Le bâton à la main, il s'engagea sur le chemin de pierres qui montait à la plantation, non sans jeter à la ronde un chapelet d'injures destinées à la chaleur qui s'annonçait, au chien qui errait sur la route, à la femme qui guettait derrière la tenture de sa porte. Il la fixa de son regard noir, cracha un jus de salive dans sa direction. Le rideau retomba aussitôt.

Derrière les cimes, le soleil se levait, dissolvant les nues.

La cahute du contremaître perchée sur la crête n'était qu'une case de bois sombre recouverte de palmes jaunies. Construite par son prédécesseur, elle était placée de telle sorte que le

kangani domine le vallon, la route, les cueilleuses au travail. De loin en loin, le marron des cabanes ponctuait le velours vert des collines qu'éclairaient maintenant les premiers rayons. Insensible à la beauté du paysage, Datu-Guemi avançait.

Tout en marchant, il sentait à travers sa chemise la chaleur du curry qui réchauffait ses côtes, il respirait les effluves de viande, de riz, d'oignons frits. Il détesta le plaisir éprouvé et entreprit aussitôt de l'étouffer sous un rictus de dégoût. Pokonaruya, cette salope qui lui servait d'épouse, ne mettait jamais assez de piment dans la sauce. Il le lui avait dit plus de dix fois et sa mère aussi. Son curry était bon à jeter. Il avait la manière de le lui faire savoir. Il était toujours persuadé que seule la correction qu'il lui donnait régulièrement rendait sa saveur au plat traditionnel. La lanière de cuir ne servait pas qu'à chasser les serpents.

Pokonaruya, la femme qu'on lui avait imposée dix ans plus tôt, n'avait rien pour elle, hormis le fait que son père était plus riche qu'un riziculteur de la plaine et qu'elle était de la caste des Vahumpura, comme lui. Le gouvernement avait beau leur répéter que les castes étaient abolies, les familles continuaient d'en tenir compte pour marier leurs enfants. Les textes anciens étaient là pour le rappeler : on ne doit pas mélanger les légumes avec les fruits.

Maigre, noireade, alors que lui avait la peau claire des Cinghalais du Nord, elle avait les joues creuses comme ses fesses et des seins plus plats que la mare où s'ébattaient les éléphants. Maintenant qu'il lui avait ébréché une de ses dents de devant, en la bousculant un peu trop fort, elle était encore plus laide qu'avant. Sans le contrat entre les deux familles et la hauteur de la dot, il aurait imaginé un subterfuge pour échapper au mariage. Mais sa convoitise avait été la plus forte.

Le jour des présentations, assis en face d'elle, il avait détaillé sans indulgence cette fiancée dont la crainte effaçait le peu de charme qu'elle aurait pu avoir. Un curieux sentiment s'était allumé en lui, quelque émotion sans doute enfouie depuis sa naissance et qu'il n'avait encore jamais pu exercer : la puissance. Pour la première fois de sa vie, il s'était senti envahi d'une

formidable exaltation. Puisque le mariage l'autorisait à devenir le maître de cette chose-là, il allait montrer son pouvoir et jouir de sa soumission. La jeune fille avait levé les yeux sur lui et esquissé un sourire contraint qui n'avait fait que rehausser la noirceur de son teint. Cette tentative de séduction l'avait horrifié ; il s'était demandé comment il allait pouvoir coucher avec ce laideron. Aussi, l'obligation des noces terminée, il s'était arrangé pour dormir à l'écart sans éveiller les soupçons de sa mère. Tant pis pour sa descendance. S'il voulait des fils, il trouverait ailleurs plutôt que de s'échiner sur ce laideron. Il y avait suffisamment de femmes dans la plantation pour satisfaire ses besoins de mâle.

Dans les premières années de leur mariage, Pokonaruya s'était montrée pressante, le suppliant de la prendre comme une femme et une future mère, mais, devant la sauvagerie de ses assauts, son aptitude à se répandre sur son ventre plutôt qu'en elle, ou pire, à la forcer par-derrière, au mépris de sa souffrance et de sa frustration, elle n'avait plus manifesté que de la crainte et de l'amertume.

— Jamais tu n'auras de fils. Tu m'entends ? Jamais ! lui avait-il crié un jour de grande colère. J'aurais bien trop peur qu'ils te ressemblent.

Il cracha par terre en signe de dégoût et allongea le pas pour échapper à ses pensées.

Une fois la cabane atteinte, il prit le temps de poser ses affaires à l'ombre, se massa longuement le dos à deux mains avant de se tourner vers la vallée.

Les ouvrières arrivaient une à une ou par groupe, leur filet vide enroulé autour de leur bras, à la main un petit sac à provisions qu'elles poseraient dans la cabane.

Il jeta un ordre qui se perdit dans le vent, mais il vit avec satisfaction que les pas se faisaient plus hâtifs. Les premières finissaient d'attacher leur foulard sur leur front, nouaient les liens autour de leur sari. Les autres suivaient, échangeaient quelques mots, leurs gestes et leurs paroles encore empreints de sommeil. Il cria une seconde fois, désignant les rangs de buissons à l'une ou l'autre. C'était la cueillette de printemps,

celle où l'on cherchait la quantité maximale. Il fallait faire vite. Arulp, yeux baissés, arrachait déjà ses premières feuilles. Il ricana en voyant qu'elle portait son vieux sari déchiré à maints endroits. Elle faisait tout pour rester sale et sentait mauvais. Il avait compris son manège et l'évitait avec soin.

Cette feignante de Milasah s'était arrêtée à mi-pente. Elle avait laissé pendre ses cheveux dans le dos. Le sac les couvrait en partie. Elle ne foutait pas grand-chose, celle-là, mais elle n'était pas trop vilaine pour une Indienne. L'an passé, il lui avait fait un gosse. Elle l'avait emmené lors de ses congés en Inde et était revenue seule. Il ne lui avait pas posé de question, ignorant même si c'était une fille ou un garçon. Ce n'était pas son problème. Il avait pris son plaisir autant qu'il avait voulu en dépit de ses protestations et de ses pleurs, s'excitant lui-même en fourrant sous ses yeux ses photos cochonnes. Parfois, il lui glissait une pièce dans l'échancrure de son *choli* pour la consoler. Rarement. Il n'était pas généreux avec les Indiennes. Elles ne comprenaient rien à ses envies et parlaient un dialecte qui le tenait à l'écart. Il préférait nettement les Sri-Lankaises mais elles étaient peu nombreuses dans son équipe.

Les paysannes du Tamil Nadu, issues de familles pauvres, vendues pour leur travail, étaient des proies faciles. Isolées, loin de leur clan, s'exprimant difficilement, elles préféraient se taire plutôt que d'aller se plaindre au bureau et de risquer une rupture de contrat. Milasah était de celles-là. Elle avait caché sa grossesse jusqu'au bout et laissé l'enfant dans son village. Il la reprendrait quand ça lui chanterait. Ou jamais. Ce n'étaient pas les Indiennes qui manquaient sur la plantation. Le patron allait les chercher par bateaux entiers à chaque saison. Il en ramenait sans cesse de nouvelles auxquelles se mêlaient les anciennes. Certaines comme Liriani et sa fille ne rentraient même plus en Inde.

D'un geste, il ordonna à Milasah de monter cueillir les buissons du haut, ceux qui étaient les plus fournis. Elle obéit en silence, enroulant son sari autour de ses jambes pour se frayer un chemin entre les arbustes touffus.

Les bavardages cessèrent. Les mains s'activèrent. Il n'en manquait qu'une. Un instant, il pensa qu'elle allait braver les ordres et refuser de se mettre au travail.

Il se trompait.

Il la vit sortir du premier hangar, tout de blanc vêtue. Elle prit son temps pour traverser la route, laissant passer un véhicule bruyant chargé de fruits, s'engagea sur le chemin d'un pas nonchalant, la tête haute, les cheveux roulés sous le foulard. Un sentiment jubilatoire le saisit.

La veille, le responsable des *kanganis* l'avait prévenu.

— Sa mère est morte et n'a plus d'ordre à donner. Je la mets avec toi, car on a besoin d'elle sur le secteur. Mais tiens-toi à carreau ! Les cendres de la bien-aimée ont encore de l'influence, et il se pourrait que le *lokaa* ait toujours un œil bienveillant sur la fille. La malmener risquerait de te coûter ta place.

Chef d'exploitation, le *lokaa* n'était pas loin d'être le véritable patron de l'entreprise.

Il n'avait de comptes à rendre à personne si ce n'est aux commerciaux anglais dont il dépendait. Depuis des années, il dirigeait la fabrique comme il l'entendait, embauchait les cueilleuses, congédiait les *kanganis* quand il n'était pas satisfait de leur travail. Comme les rendements étaient bons, les Européens lui foutaient la paix.

Datu-Guemi avait compris le sous-entendu, hoché la tête sans rien dire. Le retour de la fille avait remué quelque chose au fond de ses entrailles, et maintenant il avait la bouche sèche à la voir lever les bras pour nouer son foulard. Il l'avait dirigée huit ans plus tôt, quand elle n'était encore qu'une gamine faisant son apprentissage auprès des anciennes. Puis elle était partie récolter sur les pentes du Sud, sous les ordres d'un autre *kangani*. Il la croisait parfois le soir, au moment de la pesée, ou quand elle prenait la route pour aller voir sa mère à l'usine. Elle s'écartait de lui et évitait son regard.

Il voulut lui commander de monter sur les hauts, pour le seul plaisir de la voir passer près de lui, mais elle s'était déjà arrêtée au premier rang des buissons, près de la route, le défiant en silence, ne lui offrant que son dos.

Il se sentit piétiné.

Shemlaheila attacha le filet sur son front, vérifia que l'ouverture était à la bonne hauteur et commença à cueillir ses premières feuilles. Sentant sur sa nuque le regard du *kangani*, elle obligea ses mains à travailler sans trembler. Si son cœur battait la chamade, elle ne voulait pas l'entendre.

Il y avait des années qu'elle n'avait plus connu cette terreur sournoise, l'impression d'un danger imminent. Elle appela l'esprit de sa mère, lui parla à mi-voix.

— Mam', aide-moi à partir.

C'était un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps mais qui était toujours demeuré comme un rêve, une vague idée de voyage au-delà des mers. Désormais le projet devenait décision. Elle devait retourner en Inde, plus loin encore.

Le retard pris sur ses compagnes déjà au travail ne l'inquiétait pas. En quelques minutes, elle les aurait rattrapées. Elle était la meilleure cueilleuse de toute la plantation. Les deux poignets travaillaient ensemble, pincement du bout des doigts, geste sec, froissement au fond des paumes, déjà d'autres feuilles suivaient, craquaient au creux des mains. L'odeur du thé frais montait avec la rosée, l'enveloppait.

— Mère, si tu savais combien j'ai peur !

Elle s'obligea à chasser l'angoisse de son esprit.

Elle secoua le filet sur son dos pour faire glisser les feuilles. En fin de journée, elle alignait régulièrement trois ou quatre kilos de plus que ses collègues, tassant les feuilles avant de fermer le lien. Cela n'étonnait plus les *kanganis*, qui notaient sur le cahier, à côté de son nom, le poids récolté. Elle calculait de tête la valeur et les roupies qu'on lui verserait à la fin du mois, prenant soin de vérifier qu'aucun ne la spoliait en trichant sur les chiffres. Ses compagnes riaient quand elle se penchait pour lire à l'envers par-dessus la main qui tenait le crayon. L'homme

faisait mine de se fâcher, mécontent de sa méfiance. Mais elle avait toujours la bonne repartie au bout de la langue. Grâce à sa mère qui l'avait inscrite très tôt à l'école des nonnes du village, elle savait parfaitement lire, écrire, compter, contrairement à beaucoup de cueilleuses encore illettrées.

— Mère, crois-tu que les Anglais vont venir ?

Le temps passait. Shemlaheila leva les yeux vers le ciel, consultant la trajectoire du soleil. Dix heures. Pas plus.

Ils vont venir.

Les chauffeurs arrêtaient toujours leur bus ici. Et si ce n'étaient pas les Anglais, ce seraient d'autres touristes.

Elle cherchait auprès d'elle la protection de sa mère. Il ne se passait pas une heure sans qu'elle invoque son esprit fantôme. Le jour, elle la voyait partout. La nuit, elle croyait la toucher sur la natte à ses côtés. Elle rêvait d'elle. Des larmes coulaient. Le matin la trouvait pantelante de chagrin.

— Mère, dis-leur de se hâter.

La matinée avançait. L'ombre des buissons raccourcissait, la chaleur s'élevait. La crainte du *kangani* s'éloignait, une autre prenait sa place.

Depuis deux ans, elle notait les passages des minibus, elle avait appris à connaître les tour-opérateurs, ceux qui s'arrêtaient le long de la chaussée pour une simple photo, ceux qui prolongeaient l'étape le temps d'une visite de l'usine, une dégustation des différents thés, des achats à la boutique. Les cars de touristes qui venaient de Kandy pour se rendre à Nuwara Eliya empruntaient obligatoirement cette route. Il y avait des Américains, des Allemands, des Français. Les plus nombreux étaient les Britanniques. Et, parmi eux, CEYLAN TOURISM TRAVEL. Quand elle apercevait les lettres rouges CTT sur le pare-brise du minibus, elle savait qu'ils allaient faire une halte à la boutique pour une dégustation de thé.

Un regard sur les feuilles, un autre sur la route.

Un car de touristes signifiait toujours des appareils photo, des caméscopes. Plus jeune, elle ne comprenait pas cet intérêt pour le travail des cueilleuses, un travail qu'elle jugeait fastidieux et banal. Sa mère lui avait raconté la curiosité des

étrangers qui faisaient des milliers de kilomètres pour trouver un peu d'exotisme. Après les photos, les ouvrières recevaient quelques cadeaux : bonbons, crayons, savonnettes des hôtels, chaussettes estampillées au nom des compagnies aériennes. Les guides n'avaient pas d'appareil photo, ou rarement. Ils expliquaient des choses à leurs clients. Que leur disaient-ils ? Elle essayait de comprendre ; elle aimait la musique de leur langue, répétait les mots, les gardait en mémoire. La plupart empêchaient la main qui sortait une pièce d'aller plus loin et montraient le *kangani*. Le contremaître se moquait des bonbons et des savonnettes. Il ramassait l'argent. Les guides n'appréciaient pas. Avaient-ils remarqué que les cueilleuses souriaient rarement ?

La chaleur montait. Si le bus avait du retard, il ne s'arrêterait pas.

Les camions ou quelques rares voitures particulières suivaient la route en lacets, freinaient dans la descente ou rugissaient pour affronter la côte. L'autocar surchargé de Peradeniya faillit manquer une fois de plus son virage. Pétaradant telle une locomotive, il ralentit pour changer de vitesse avant de repartir, escorté d'une épaisse fumée noire et nauséabonde qui mit quelques secondes à se dissiper.

Le minibus était derrière.

Il arborait sur le pare-brise la fameuse pancarte CTT, et un petit drapeau britannique flottait accroché à son rétroviseur.

Le cœur battant, elle vit le chauffeur arrêter son véhicule le long du terre-plein, laissant l'autocar s'éloigner avant de faire glisser les portières sur le rail. Une dizaine de touristes envahit la chaussée, exubérants, enthousiastes, la plupart en short, la casquette à visière vissée sur le front. La séance de photos commença dans un concert de bavardages. Shemlaheila baissa les yeux sur ses mains, n'osant croiser leur regard. Derrière elle, ses compagnes se laissaient photographier sans cesser de travailler. Une jeune femme en short et chemisette colorée sortit quelque chose de son sac et s'approcha du talus. Shemlaheila était la plus proche. Elle devina plus qu'elle ne vit le *kangani* se lever du tronc où il était assis, prêt à intervenir.

La touriste franchit le fossé. Elle avait la taille d'une fillette, les cheveux rouges et des yeux clairs. Depuis le bus, un homme lui lança une phrase qui la fit rire. Elle secoua la tête comme pour nier, tout en tendant des échantillons de produits de beauté par-dessus le premier rang de buissons. Elle dit quelques mots en montrant l'ensemble des cueilleuses. C'était l'instant que Shemlaheila attendait. Avec une rapidité surprenante, elle tira de son *choli* un papier plié. Les doigts se frôlèrent. Cadeaux et papier changèrent de main.

Puis la touriste regagna le minibus. Le guide donna le signal du départ, le chauffeur mit le moteur en route, la portière se ferma avec un claquement sec.

Datu-Guemi se rassit, mécontent. Il avait son lot de chaussettes et de stylos. Les pommades ne l'intéressaient pas. Il aurait voulu quelques roupies, mais les étrangers ne donnaient plus d'argent. Il soupçonnait les autorités gouvernementales d'interdire l'aumône. Dans certains pays, les touristes payaient pour une photo. Pourquoi vouloir se montrer plus désintéressés ou honorables ? Il haussa les épaules, dégoûté. Là-bas, le minibus s'éloignait. Soudain, il le vit hésiter devant le parking de l'usine, puis faire marche arrière. Les Anglais auraient-ils perdu quelque chose ? Pour la deuxième fois, le véhicule s'arrêta à leur niveau. Le guide sauta sur la chaussée, suivi de la rouquine tenant un paquet roulé dans un sac plastique transparent qu'elle donna à Shemlaheila.

Comme mû par un ressort, Datu-Guemi se redressa, saisit son bâton pour descendre le chemin. Il avait cru reconnaître un magazine, mais il n'en était pas sûr. Déjà le minibus reprenait sa route. Il vit Shemlaheila laisser tomber le sac à terre et poursuivre son travail presque sans s'interrompre.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il.

Shemlaheila ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'elle t'a donné ? Montre !

Il avait sa voix dangereuse.

— Un journal, répondit une ouvrière toute proche. T'as pas vu que c'était un journal ?

CUEILLEUSE DE THÉ

Datu-Guemi fit un pas en avant mais son pied heurta une pierre. Le choc réveilla une douleur qui monta jusqu'au creux de ses reins, et il jura tout en portant une main à son dos. Tout compte fait, il n'avait rien à faire des journaux étrangers et n'allait pas perdre son temps à vérifier les dires de ces foutues Indiennes. Il regagna son perchoir, s'assit en maudissant le monde entier et ouvrit sa canette de bière.

2

Les yeux baissés pour ne pas voir le regard mauvais qui la scrutait, Pokonaruya installait la mère de son époux sur la terrasse de bois qui prolongeait la maison : la couverture de laine roulée sans faux plis pour maintenir le dos ; sur la table basse à portée de main, la théière avec la tasse et l'assiette de confiseries ; sous les pieds, un tabouret et son coussin où s'appuyait la canne de bambou. Pokonaruya savait que sa belle-mère ne s'en servait qu'en sa présence. Sa claudication n'était que simulacre de faiblesse. En réalité, la mère de Datu-Guemi courait comme un lapin et elle aurait pu faire le marché, la cuisine, récurer la maison du sol au plafond beaucoup plus rapidement que sa belle-fille. Trop contente d'avoir sous ses ordres une servante que la coutume lui donnait avec le mariage du fils, elle jouait les handicapées pour mieux exercer son autorité. Autorité qui avait tourné à la tyrannie depuis que son fils lui avait avoué que Pokonaruya serait probablement incapable de lui donner un héritier. Depuis quelque temps, mère et fils intriguaient sur le moyen de la répudier sans perdre le bénéfice de la dot.

— Tu ne devrais pas aller travailler, maugréa-t-elle en frappant le sol de son pied. Ton devoir est de t'occuper de moi.

CUEILLEUSE DE THÉ

Le même refrain, sur ton de reproche ou de plainte selon son état d'âme, revenait chaque fois que Pokonaruya allait cueillir. En cette saison, c'était tous les deux jours, quand son patron se rendait à la coopérative du village livrer les sacs de feuilles. Au village, ils étaient une dizaine de petits propriétaires exploitant quelques ares de thé avec femme et enfants. Pokonaruya travaillait pour les uns ou les autres en fonction de la demande.

— Le patron a besoin de moi.

— Et moi j'ai besoin de toi.

Pokonaruya garda le silence.

Pour rien au monde, elle n'aurait voulu perdre son travail, unique occasion pour elle d'échapper à sa condition de belle-fille esclave.

— En passant, n'oublie pas d'acheter des mangues et des bananes. Et pas blettes comme la dernière fois. Pauvre sotte même pas capable de choisir correctement des fruits !

Pokonaruya se garda bien de lui dire qu'elle ne passait pas par le marché. Elle se rendait au temple. La veille, elle était allée voir le brahmane, lui avait demandé de faire la prière et le rituel sacré pour obtenir les faveurs de Shakti, la déesse de la fertilité.

Le prêtre l'avait regardée avec beaucoup de hauteur.

— Tu n'as pas encore d'enfant ?

Elle avait hoché la tête et baissé les yeux.

— On fera le rite convenu. Mais de ton côté, tu dois faire un effort.

— Un effort ?

— Avec ton mari.

Les dieux savaient qu'elle en avait fait des efforts !

Il l'attendait ce jour-là avec l'argent.

Le temple était de loin le plus beau bâtiment du village. Construit sur une petite hauteur, il dressait vers le ciel ses quatre façades surchargées de sculptures et de bas-reliefs aux couleurs éclatantes. Tout le panthéon hindou y était représenté, accompagné d'un aréopage zoologique aux faciès burlesques et grimaçants où se côtoyaient serpents, oiseaux, mammifères au milieu d'une flore exubérante.

Pokonaruya n'eut pas à pousser la lourde porte de bois à deux battants, qui était toujours ouverte. Elle se déchaussa et glissa sans bruit à l'intérieur du temple. La fraîcheur du lieu l'accueillit.

La statue de Shiva Nâtarâja occupait tout le mur du fond. Le dieu aux quatre bras dansait pieds nus dans le cercle de flamme, piétinant l'enfant démon. Assis sur leurs talons, deux femmes et un homme priaient sur des tapis aux couleurs délavées. Ils s'inclinaient fréquemment, touchant le sol de leur front tout en psalmodiant à voix basse. L'homme se leva, passa devant elle pour allumer un faisceau de bâtons d'encens dans l'angle de la salle réservé aux offrandes et aux fleurs.

Pokonaruya n'eut pas longtemps à attendre. Une tenture se souleva et un gamin apparut, qui lui fit signe d'approcher. Il l'entraîna dans une partie du sanctuaire à l'arrière du temple. La pièce aux murs arrondis était totalement vide. Le sol dallé de pierres rugueuses aux aspérités lustrées par le temps renvoyait la lumière du jour. Tout autour et jusqu'au plafond, les fresques colorées racontaient la vie et les avatars de la déesse mère, Shakti, représentée entre les deux fenêtres barrées de croisillons de bois. Debout, sous un ciel rougeoyant où brillait un astre démesuré, elle offrait ses mains remplies d'étoiles. Les lèvres fermées, peintes d'un rouge vif, souriaient légèrement. Le visage aux joues rebondies, marquées de rose, les vêtements aux couleurs éclatantes, les pieds nus au milieu des lotus, l'œuvre entière n'avait d'autre but que d'inspirer confiance à celle venue l'implorer.

Le gamin s'éloigna un instant, revint tirant derrière lui une grande corbeille remplie de noix de coco, de pastèques et de melons verts qu'il abandonna par terre non loin de la déesse. Sans un regard à Pokonaruya, il s'assit à côté en silence.

Au bout de quelques minutes d'attente, la tenture se souleva et le prêtre entra. Plutôt grand, clair de peau comme la plupart des brahmanes, il était torse nu, ceint d'un sarong orange sombre qui s'arrêtait sous le genou. Il jeta un regard sur la corbeille et ordonna au jeune garçon de rajouter quelques noix de coco. Puis, se tournant vers Pokonaruya, il lui demanda si

elle avait l'argent. Elle sortit de sa pochette une liasse qu'elle lui tendit, mais il ne fit pas un geste pour la prendre. À son retour, le gamin, tel un automate, se saisit des billets et s'éclipsa à nouveau.

— Quand tu auras prononcé ta demande, expliqua le prêtre d'une voix distante, prends un fruit et jette-le sur le sol.

Pokonaruya connaissait le rituel pour l'avoir déjà entendu de la bouche d'autres femmes en mal d'enfant. Elle savait que le fruit devait éclater du premier coup pour que son vœu soit exaucé. On lui avait raconté qu'il était plus facile d'en choisir un assez léger pour mieux le soulever au-dessus de sa tête, mais elle savait que les plus lourds étaient aussi les plus mûrs. Elle s'agenouilla devant la corbeille, écarta les noix de coco, les melons trop jeunes, et choisit une pastèque qu'elle tira du fond du panier.

Le prêtre l'observait en silence.

Elle appuya son front contre la peau d'un vert tendre strié de jaune, chuchota quelques mots avec ferveur tout en caressant l'écorce de ses mains puis se redressa. Elle était prête. Assis en tailleur, les doigts joints sur la poitrine, le gamin psalmodiait d'une voix atone les prières du rituel.

Bien que petite et menue, Pokonaruya ne manquait pas de force. Son souhait formulé, elle souleva le fruit au-dessus de sa tête et le projeta violemment sur le sol.

La pastèque heurta la pierre avec un bruit mat et rebondit une fois avant de rouler jusqu'aux pieds de la déesse au sourire indifférent. Pokonaruya attendit encore quelques secondes, figée, espérant qu'elle allait s'ouvrir comme par miracle en touchant le mur. Il n'en fut rien, le fruit resta entier. Son cœur se brisa et elle cacha son visage au creux de ses mains, honteuse et désespérée.

Le gamin courut chercher le fruit, le porta au prêtre qui l'examina, le regard indéchiffrable :

— La coque est fendue, lui dit-il. Veux-tu essayer une nouvelle fois ?

La jeune femme fouilla dans les plis de son sari, tira ce qu'il lui restait de roupies. Elle songea qu'elle allait devoir implorer sa

mère pour que son mari ne remarque pas le manque d'argent, puis elle saisit à nouveau le fruit que lui tendait le garçon.

La crainte de l'échec décupla ses forces, la pastèque explosa littéralement, projetant sur les pierres et les murs des lances rouges parsemées de grains noirs, éclaboussant même la déesse de gouttelettes sanglantes...

Pokonaruya ne comprenait pas.

Elle revenait de chez sa mère et se hâtait de peur d'être en retard. Celle-ci n'avait pas manqué de s'insurger contre le brahmane qui lui avait extorqué le prix d'un champ de pastèques dans son entier. Puis elle avait écouté sa fille sans l'interrompre, l'avait embrassée sur le front en lui prenant la tête entre ses mains.

— Ce sera pour la prochaine fois, lui avait-elle dit.

— Quelle prochaine fois ? Datu-Guemi ne me prend plus, ou de la pire des manières.

— Il y aura d'abord un échec, puis tu réussiras à enfanter.

Pokonaruya avait haussé les épaules.

— Le prêtre m'a dit la même chose.

Elle avait souhaité d'autres éclaircissements, mais il avait secoué la tête et l'avait congédiée d'un geste sec. Le garçon l'avait raccompagnée jusqu'à la porte du temple. Avant de se rechausser, elle lui avait glissé une pièce qu'il avait saisie avec précipitation. Quand il serait brahmane à son tour, il n'aurait plus le droit de toucher l'argent, ni les personnes d'une caste inférieure à la sienne.

En quittant sa mère et la maison de son enfance, elle acheta les mangues, les bananes et même un poulet pour le lendemain. Elle pressa le pas. Tout en marchant, elle songea qu'elle pouvait faire une fausse couche. Sa mère avait certainement pensé la même chose en lui parlant d'un coup pour rien. Mais pour cela il lui aurait fallu tomber enceinte.

En approchant de la maison, elle vit que Datu-Guemi était rentré et sa gorge se noua d'appréhension. Un retour avant la fin du jour signifiait qu'il n'avait pas eu son compte de distraction à la plantation et qu'elle allait probablement le payer d'une façon ou d'une autre. Alors elle serra les poings, se résigna en pensant à la prédiction. Si elle tombait enceinte, peut-être sa belle-mère prendrait-elle enfin sa défense.

Shemlaheila attendait le soir pour monter à l'usine. Plus tôt, elle aurait risqué de croiser le *kangani*. Celui-ci l'avait guettée toute la journée tel un vautour au-dessus de sa proie, et ce regard sur sa nuque avait pesé plus lourd que le sac dans son dos.

Sitôt la pesée terminée, elle descendit jusqu'au hangar de fer qui servait de dortoir aux ouvrières indiennes. Ses compagnes se rassemblèrent autour d'elle, toutes plus curieuses les unes que les autres de connaître le contenu du paquet. Sous les rires et les commentaires qui la pressaient de se dépêcher, elle déroula alors la revue, un magazine féminin, et déplia un vêtement. Un silence consterné succéda aux bavardages.

— Un pantalon ! s'exclama la plus proche d'une voix déçue. Mais qu'est-ce que tu vas faire d'un pantalon ?

— Ce n'est pas un pantalon, répondit Shemlaheila. C'est un jean.

— Mais pourquoi elle t'a donné un jean ? C'est idiot. Ça nous sert à rien.

— C'est moi qui le lui ai demandé.

— Tu ne vas pas porter un truc pareil ! Il n'est même pas neuf.

Debout, Shemlaheila posa le jean d'un bleu délavé contre son sari pour juger de l'effet qu'il aurait sur elle quand elle l'aurait ajusté à sa taille.

— Je vais le porter quand je partirai.

— Tu vas partir ? Où ça ? Quand ?

Shemlaheila tira de son sac les produits de beauté qu'elle avait reçus de la rouquine et les distribua à la ronde.

— Prenez-les ! Moi, je garde le jean.

Les cueilleuses se disputèrent tubes et flacons telle une volée de moineaux devant des miettes de pain avant de s'égailler chacune dans leur coin. Une seule resta auprès d'elle.

— C'est vrai que tu vas partir ?

Shemlaheila tourna les yeux vers la gamine assise sur la natte à ses côtés.

— Oui, Mohanty, maintenant que ma mère est morte, je ne peux pas rester ici. Tu peux comprendre ça ?

La petite ne répondit pas, mais des larmes jaillirent de ses yeux.

Le soir tombait. À l'intérieur de l'usine, les ventilateurs tournaient au ralenti. Une légère buée s'élevait des bacs où s'étalait la cueillette de la journée. Partout, sur des claies, dans de grandes caisses en osier, séchaient les feuilles des jours précédents. Sur chacune étaient étiquetées la date et la variété du thé. La rampe mécanique qui montait les feuilles à l'étage pour qu'elles y soient broyées était à l'arrêt et, mis à part le ronronnement de l'aération, tout était silencieux. Shemlaheila traversa le hall de séchage sans s'arrêter, longea la boutique et le bar où s'affairaient encore les deux vendeuses. Un homme poussait à l'intérieur le tourniquet des cartes postales. Elle reconnut le mari d'une des ouvrières et le salua d'un mot.

Elle prit l'escalier de bois, qui craqua sous ses pas. La porte du bureau n'était pas fermée. Elle aperçut le *lokaa* assis derrière sa table encombrée de papiers, mais il ne travaillait pas. Son regard se perdait au-delà de la fenêtre, loin derrière les collines de la plantation. Lui aussi était tout de blanc vêtu. Ses cheveux étaient rares et gris, ses joues striées de rides, mais c'étaient ses mains surtout qui trahissaient son âge : tavelées de roux, les articulations rongées d'arthrose, elles s'agitaient inlassablement, sans raison. En entendant son pas, il tourna les yeux vers elle. Une étincelle d'intérêt éclaira son visage.

— Bonsoir, Shemlaheila. Viens-tu voir le patron ou le vieil amant de ta mère ?

Shemlaheila prit la peine de refermer la porte derrière elle. Le cœur battant, elle avança dans la pièce sans répondre. Une table, trois chaises, des classeurs sur une étagère, des cahiers entre deux téléphones, c'était tout.

L'homme avait encore une belle stature malgré la voussure de ses épaules et le creux de sa poitrine. Il détailla son sari immaculé savamment roulé autour de son corps pour en dissimuler les formes.

— Je vois que tu portes le deuil, toi aussi. Même pour aller travailler.

Puis, après un silence, il ajouta, amer :

— C'est moi qui aurais dû partir en premier, c'était logique, mais Kali en a décidé autrement. Kali est un dieu sans pitié.

Le vieil homme déplaça sa chaise, qui grinça sur le sol. Il posa ses coudes sur la table, l'enveloppant de son regard perçant.

— Tu es encore plus belle qu'elle, murmura-t-il après un silence. Mais elle... elle...

Il en bégayait d'émotion.

— Elle était unique... divine.

Shemlaheila respirait à peine.

— J'ai été foudroyé la première fois que je l'ai vue. Ce n'est pas si vieux. Huit ou neuf ans, pas plus. Tu n'étais qu'une gamine, je me souviens. Je ne t'ai pas regardée. Tu n'existais pas. Je ne voyais qu'elle. Pendant des mois, elle a nié ma présence. Hautaine, méprisante, ignorant mes avances... J'étais le patron, j'aurais pu exiger, tu le sais. Tous les patrons le font. Et puis, elle est venue à moi, sans contrainte. Je te le jure, Shemla, elle est venue d'elle-même. Je ne l'ai jamais forcée. Et quand elle descendait chez vous, je la laissais libre de revenir quand elle le voulait.

— Je sais.

— Et sais-tu pourquoi elle a accepté de devenir la putain du patron ? lança-t-il d'une voix forte. Pas pour moi. Pour te sauver, toi !

— Je sais ça aussi, répéta-t-elle en détournant les yeux, refusant de se laisser heurter par la grossièreté du mot.

— Vois-tu, Shemla, elle t'aimait par-dessus tout, par-dessus son honneur de femme. Et moi, j'en étais fou... Je t'ai éloignée du *kangani*, comme elle me l'avait demandé. J'aurais fait plus encore si elle avait voulu. Je veux croire qu'à la longue, elle avait un peu d'estime pour moi.

Il y eut un silence.

— Je vous remercie d'avoir organisé ses funérailles. Son bûcher était digne d'une épouse.

Le vieil homme balaya l'air d'un geste de la main et tourna son regard vers la fenêtre.

— Si je n'avais pas été marié, je l'aurais épousée. Elle le savait.

Shemlaheila hochait la tête.

— Quel âge as-tu maintenant ?

— Je vais avoir vingt ans.

— Tu es venue me demander quelque chose, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux devenir vendeuse à la boutique et servir le thé aux clients.

En une fraction de seconde, l'attitude du *lokaa* changea.

— Non. C'est la pleine saison et tu es une des meilleures cueilleuses. Je n'ai pas besoin de toi au magasin. D'ailleurs tu ne sais pas parler anglais.

— Je connais quelques mots.

— Ce n'est pas suffisant pour expliquer ce que les touristes veulent connaître.

— J'apprends vite.

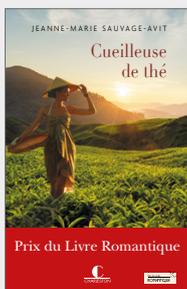
— Laisse tomber, j'ai besoin de toi pour cueillir. Tu veux me demander autre chose ?

— Oui. La sœur de ma mère, ma tante, est restée au village. Elle a le droit de savoir pour le décès.

— Écris-lui ou téléphone-lui ! ordonna-t-il en montrant l'appareil sur la table.

— Je dois la rencontrer, insista Shemlaheila. C'est ce que ma mère aurait souhaité.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Cueilleuse de thé
Jeanne-Marie Sauvage-Avit



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

